

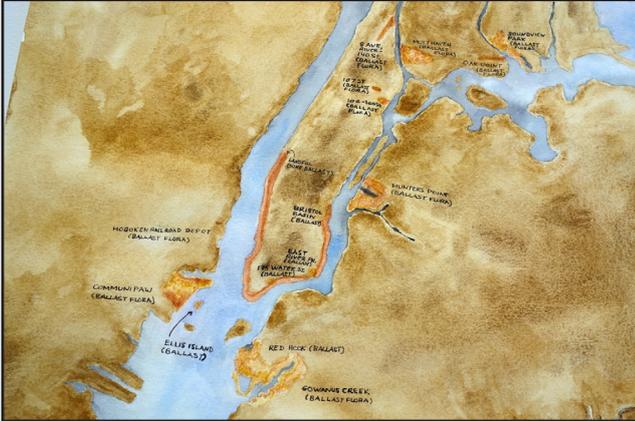
SAISONS ÉTERNELLES :  
L'ACTION HUMAINE SUR  
LES SAISONS



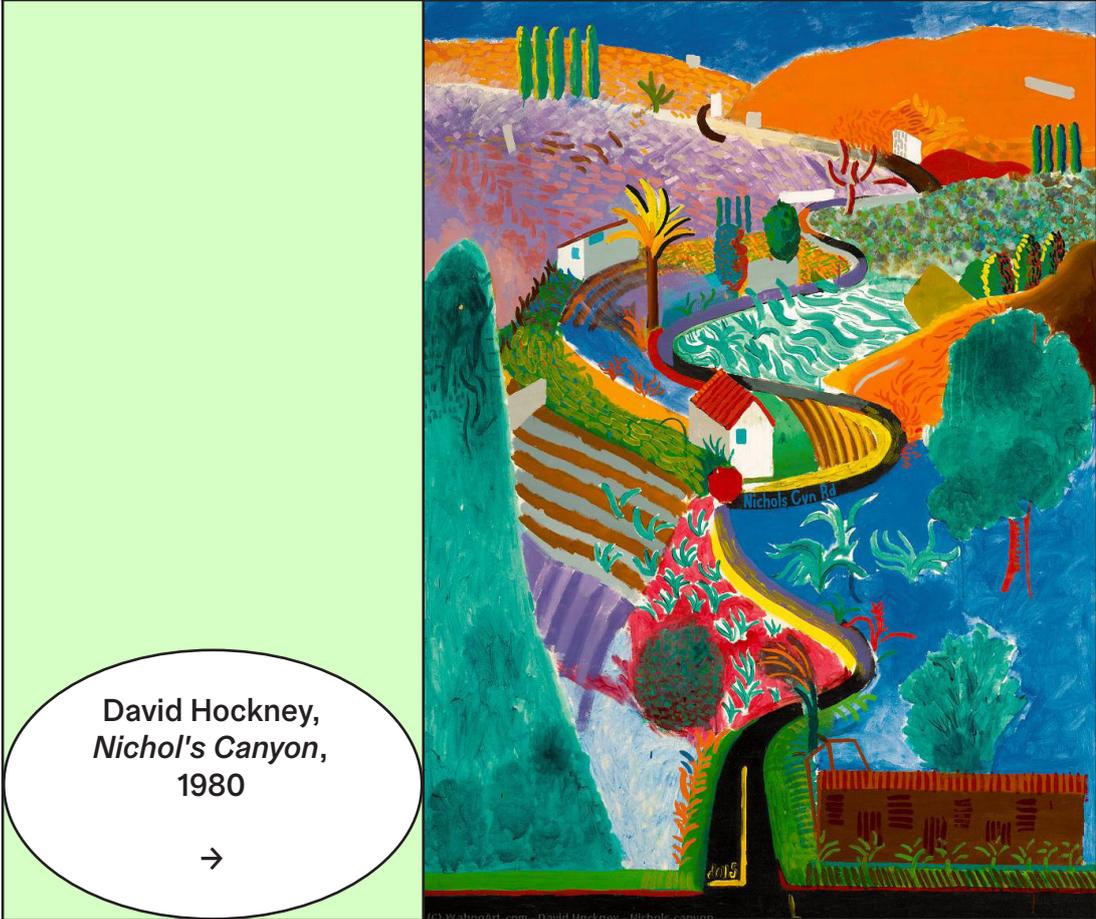
## S'ÉMANCIPER DES SAISONS

Si les saisons donnent l'impression de filer inexorablement entre nos doigts, les humains ont trouvé différents moyens d'agir sur leur temporalité, de les faire durer ou de les raccourcir. Ils se sont en quelque sorte émancipés de ces saisons, d'abord en développant leur capacité à voyager, et donc à se déplacer au travers des saisons. L'été éternel californien a longtemps animé les peintures de David Hockney, alors que le trafic aérien se densifie des touristes qui veulent profiter d'un Noël ensoleillé. Ces voyages ne déplacent pas seulement des humains, mais aussi différents organismes vivants. Les bateaux ont longtemps été remplis de terre, de pierres, de sable, de bois, ou de briques (ballast) pour stabiliser les bateaux marchands en fonction du poids de la cargaison. À l'arrivée au port, le ballast était déchargé, emportant avec lui les graines et boutures qui se développent alors dans un nouvel environnement. L'artiste Maria Thereza Alves a étudié dans son projet *Seeds of Change* les espèces de plantes qui sont arrivées par bateau dans différentes villes portuaires du monde (Marseille, Reposaari, Dunkerque, Exeter, Liverpool, Bristol, New York). L'artiste Mohamed Bourouissa s'est quant à lui intéressé aux voyages de l'Acacia, depuis l'Australie jusqu'en Algérie, dans son projet *Brutal Family Roots* (2020).

Les plantes, à l'instar des hommes, sèment leurs graines et se développent sur de nouvelles terres, ou bien se retrouvent déracinées, déplacées et transférées pour être replantées dans des sols bien loin de ceux où ont grandi leurs ancêtres (Mohamed Bourouissa)



Maria  
Thereza Alves,  
*Seeds of Change*, (1999–)  
←



David Hockney,  
*Nichol's Canyon*,  
1980  
→



Mohamed  
Bourouissa,  
*Brutal Family Roots*,  
2020  
←

Les humains s'émanent aussi des saisons au travers de la nourriture. La poétesse Ryoko Sekiguchi fait remarquer, dans *Nagori. La nostalgie de la saison qui vient de nous quitter* (2018), que différentes méthodes de conservation permettent depuis des siècles d'échapper aux saisons ou de figer le temps : salaison, confit, conservation dans l'alcool, saumure, fermentation, réfrigération, congélation ou bien mise en conserve. Ces dernières méthodes sont contemporaines des procédés d'industrialisation alimentaire qui, bien qu'ils mette à disposition des produits tout au long de l'année continuent de segmenter l'offre au travers d'une saisonnalité artificielle : « comme si la nourriture industrielle cherchait à mimer la saisonnalité qu'elle exclut, sans renoncer à la stabilité rassurante qu'elle procure » (Ryoko Sekiguchi, *Nagori. La nostalgie de la saison qui vient de nous quitter*, 2018, p. 59). L'artiste Lei Saito met en scène des paysages culinaires éphémères où elle recrée des saisons à déguster collectivement, comme *Equinoxe d'automne*, une forêt inspirée de fêtes païennes : l'aspect éphémère de ses installation fait partie intégrante de son processus de travail, elle n'essaie pas de l'entraver par des méthodes de conservation.

Les humains utilisent également toutes sortes de technologies pour recréer ou conserver leur environnement naturel, tout en s'en extrayant. Dans le projet *Cloud of Petals* (2017), l'artiste Sarah Mereyohas documente le processus humain consistant à demander à seize ouvriers de trier et numériser 100 000 pétales de rose, pour créer une base de données permettant de générer de nouveaux pétales uniques. Mais lorsque les plantes se sont déjà éteintes, il faut trouver de nouvelles manières de les faire revivre. Alors que l'artiste Sabrina Ratté crée, dans le projet *Floralia* (2021), une archive virtuelle d'espèces végétales disparues, les artistes



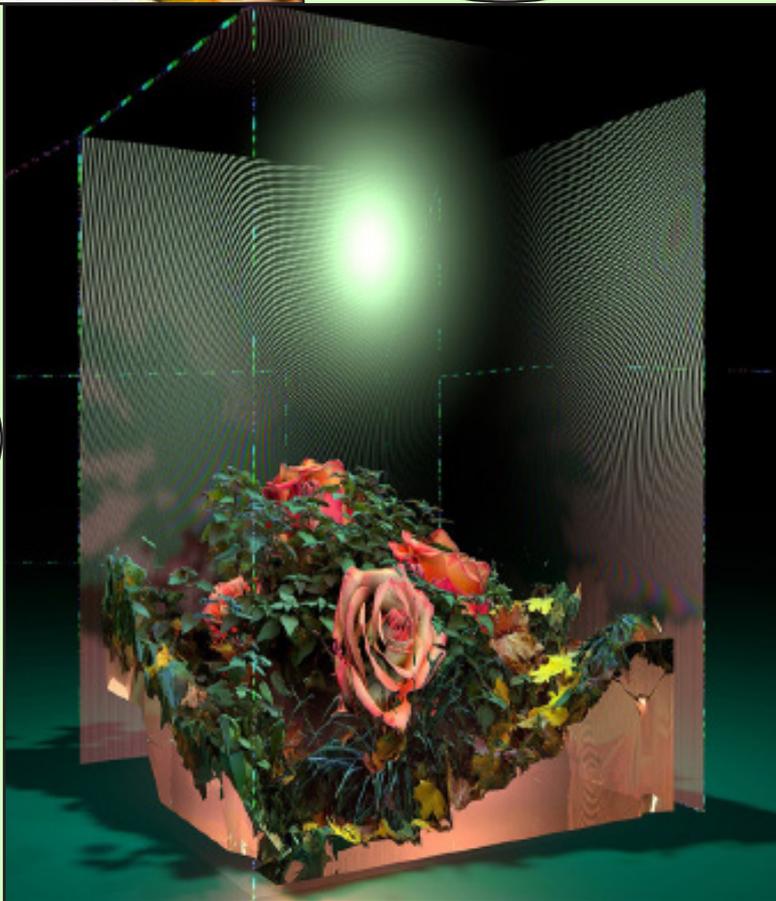
Lei Saito,  
*Equinoxe  
d'automne*, 2018



Sabrina  
Ratté, *Floralia*,  
2021



Alexandra  
Daisy Ginsberg et  
Sissel Tolaas,  
*Ressurrecting the  
Sublime*, 2019



Alexandra Daisy Ginsberg et Sissel Tolaas tentent de ressusciter les odeurs de fleurs disparues à cause de l'action humaine coloniale, dans le projet *Resurrecting the Sublime* (2019). À partir d'extraits d'ADN récoltés dans des herbiers, le projet donne à sentir, entre autres, l'odeur de l'*Hibiscadelphus Wilderianus* Rock, plante hawaïenne qui vivait sur les anciens champs de lave du mont Haleakalā et dont l'habitat forestier a été décimé par l'élevage colonial du bétail.

## Y'A PLUS DE SAISONS

Derrière l'expression populaire « y'a plus de saisons » que l'on entend un peu plus chaque année, se cache de réelles modifications climatiques qui impactent la temporalité des saisons. Les conséquences des activités humaines se font ressentir lorsque les étés sont de plus en plus chauds et que les arbres bourgeonnent en plein hiver (en anglais, on parle de « season creep »). Les abeilles peinent à reconnaître l'odeur changeante des plantes qu'elles butinent et on observe de nouvelles formes de saisonnalités comme celle de la pollution : les besoins en chauffage l'hiver ou agricoles au printemps, la dispersion par le vent et l'élimination par la pluie des polluants à la mi-saison, l'évaporation avec la chaleur durant l'été produisent des formes de pollutions saisonnières.

Certaines espèces vivantes disparaissent tandis que d'autres s'adaptent aux catastrophes engendrées par les humains. À Fukushima, au Japon, la catastrophe nucléaire de 2011, qui a tué de nombreux végétaux, a épargné le Miharu Takizakura, un cerisier pleureur de plus de mille ans situé sur un territoire contaminé. La japonaise Yumiko Nishimoto qui habitait à Naraha, une ville évacuée après la catastrophe de Fukushima, a quant à elle lancé un appel national au don pour planter vingt mille cerisiers Sakura sur les deux cents kilomètres de côte de la préfecture de Fukushima.

## LE RETOUR DES SAISONS

Ces bouleversements nous obligent à penser différemment ce que nous nommons « Nature » jusqu'à présent. Il faut apprendre à cohabiter avec les autres êtres vivants et reconsidérer leur organisation.

L'anthropologue Philippe Descola décrit quatre façons de concevoir le monde qui fondent les sociétés selon la manière dont y sont inclus les non-humains (animaux, plantes, choses, astres, pierres et fleuves, etc.) : le naturalisme, l'animisme, le totémisme, et l'analogisme. Si le naturalisme considère que les humains vivent de façon totalement indépendante et distincte des non-humains, l'animisme considère que si humains et non-humains sont différents physiquement, ils sont tous animés par une force vitale qui les relie.

L'anthropologue Anna Tsing étudie justement la manière dont tous les êtres vivants interagissent les uns avec les autres, et souligne le fait que l'humain ne peut s'extraire de ces relations entre êtres vivants. Elle s'intéresse notamment au champignon matsutake, un produit d'exception pour les Japonais qui fait l'objet d'un commerce mondial et qui se développe dans les forêts de conifères à sol pauvre, voire dévasté, comme les forêts industrielles de l'Oregon aux États-Unis.

Étonnamment, cette espèce se développe dans des zones où le sol a été appauvri par les humains, c'est une espèce « férale », une espèce élevée et transformée par un projet humain d'infrastructure qui poursuit sa trajectoire au-delà du contrôle humain. Certaines espèces échappent au contrôle humain et (re)naissent parmi les cendres de la destruction.



Sarah  
Mereyohas,  
*Cloud of Petals*, 2017



Lucile Olympe Haute,  
*Rituel pour 201 pommes de  
terre*, 2019



Morgane Joanin,



Au cœur des villes, les plantes continuent de se développer de façon férale, même si elles sont de plus en plus contraintes par le béton. À partir des années 1970, des mouvements politiques prônent l'utilisation du jardinage comme moyen d'action écologiste pour défendre le droit à la terre, la réforme agraire ou la permaculture. La guérilla jardinière (*guerilla gardening*), qui débute à New York en 1973, a pour objectif d'occuper des endroits abandonnés, publics ou privés, et y mettent en place des récoltes, afin d'interpeller les pouvoirs publics sur leur utilisation. Il s'agit de créer une biodiversité de proximité dans les villes, des espaces communautaires conviviaux et de bousculer les limites de la propriété privée. On utilise notamment des « seed bombs » (bombes de graines), une technique ancestrale notamment utilisée en Egypte après les crues annuelles du Nil, puis redécouverte par un botaniste japonais au XX<sup>e</sup> siècle : il s'agit de former des boules d'argile et de graines variées que l'on dissémine aux quatre coins de la ville pour créer des zones vertes au milieu des aplats de béton.

À l'image de l'artiste Lucile Olympe Haute qui célèbre la pomme de terre au travers de son *Rituel pour 201 pommes de terre*, ou de Morgane Joanin qui développe une relation de réciprocité et de respect avec le bois qu'elle récolte, il devient nécessaire de repenser la façon dont nous vivons parmi les autres êtres vivants, et de « faire avec » la contrainte climatique que nous offre les saisons dans toute leur diversité.

## POUR ALLER PLUS LOIN

→ Franck Guarnieri, Aurélien Portelli, Sébastien Travadel, « [Les cerisiers de Fukushima](#) », The Conversation, 2019.

→ « [Les quatre saisons de la pollution de l'air](#) », interview de Véronique Riffault, The Conversation Podcast, 2017.

→ Coline Jaworski, Benoît Geslin, Catherine Fernandez, « [Changement climatique : les abeilles déboussolées par la nouvelle odeur des fleurs](#) », The Conversation, 2019.

→ Anna Lowenhaupt Tsing, « [La vie plus qu'humaine](#) », Introduction du projet Feral Atlas, Terrestres, 2019.

→ Anna Lowenhaupt Tsing, Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vie dans les ruines du capitalisme, 2015

→ « [How radical gardeners took back New York City](#) », Vox, 2021.

